



Valérie Péronnet

JE DORMAIS

Roman

Flammarion >
Québec

COUVERTURE

Conception graphique : Ann-Sophie Caouette

Illustration : Shutterstock © Sacred Art; Shutterstock © BABY CUTE GIRL

INTÉRIEUR

Correction : Léa Arthemise

Mise en pages : Michel Fleury

Déclinaisons numériques : Karine Chevrier Graphiste

© Hachette Livre (Marabout), 2025 pour l'édition française

© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2026

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-89811-417-5

ISBN (PDF) : 978-2-89811-418-2

ISBN (EPUB) : 978-2-89811-419-9

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2026

Imprimé au Québec

flammarionquebec.com

*J'ai dû déblayer des montagnes
et des montagnes de sable
Pour une parcelle de vérité.*

Je t'aime, Michel Jonasz

Je dormais. Et lui dormait le long de moi, après que je l'avais exploré, reniflé, savouré, et la joie qu'il soit ici pour une nuit si précieuse et si rare. La joie de pouvoir m'endormir là, le long de lui, pour mélanger nos fatigues, puisque c'est ce dont nos corps avaient besoin. La joie simple et nue d'être avec lui.

Je dormais et j'ai senti sa main sur ma poitrine. Elle m'a réveillée un peu, juste assez pour que je réalise que, cette nuit, il est là avec moi et que c'est délicieux. Et aussi pour savourer que dans son sommeil, comme ça, sans y penser, il me prend dans ses bras. J'aime tellement quand il me prend dans ses bras.

Et puis sa main a caressé mes seins et j'ai senti vibrer au creux de mon cou, sorti de sa gorge, un petit grognement pour accompagner sa caresse. Illico, ma peau s'est extirpée de son sommeil pour écouter ce que ses doigts étaient en train de me dire. Et j'ai senti mes seins aspirer sa paume, pour que surtout elle ne s'arrête pas, et mon être tout entier demander au sien de continuer. Encore.

Son autre main est venue. Ses deux grandes belles mains et, saisi par elles, mon corps à moi qui m'encombre tant parfois, comme s'il débordait sans que je puisse l'arrêter. Mon corps qui, entre ses mains chercheuses, m'a semblé tout d'un coup juste à la bonne taille.

Je les ai laissé faire. Je me suis laissé faire. Je l'ai laissé faire avec gourmandise et étonnement. Ses mains partout sur moi et moi partout avec lui. Et puis ses lèvres aussi, sa langue, ses dents, son sexe. Notre fièvre. Le tango de son désir et le mien qui lui emboîte le pas. Mon envie qu'il s'emboîte dans moi, et le plaisir inédit de valser avec lui, sans un mot, dans la nuit de mon lit. Si près l'un de l'autre. Ensemble.

Nous nous sommes mis à danser sur ce parfait volcan. J'ai tout pris, chaque seconde de ce nous-là, de sa douceur et de son ardeur. Nos souffles. Nos caresses déliées. Incandescentes. La tendresse absolue de cette muette conversation nocturne. L'impression de l'approcher si près, et de découvrir un pan de lui auquel je n'avais pas accès; de lui montrer un pan de moi qu'il ne connaissait pas. Et, peut-être, que j'ignorais moi aussi.

Son plaisir, le mien, comme on escalade un chemin de montagne, souffle court et cœur en feu, tendus vers le sommet. Hâte de l'atteindre et urgence de prendre le temps. De savourer avec avidité. De ralentir intensément, jusqu'à ne plus pouvoir.

Nos râles, la fougue, le désir précis, fou, qui nous échappe et qui déflagre dans un souffle puissant, assourdissant.

Et l'univers entier qui vole en un milliard d'éclats.

Après, tout de suite après, ou pendant, c'est difficile à dire, il y a ce monstrueux fracas. Une bourrasque colossale de poussière brûlante ; la sensation qu'elle s'encastre à la vitesse de la lumière dans chaque parcelle de mon corps.

Son cri, et rien qui sort de ma gorge à moi. J'essaie, j'essaie mais c'est comme si ma trachée était calcinée et que plus rien ne pouvait y circuler. Tout le poids de son corps à lui sur mon corps à moi. Son souffle dans mon cou, saccadé, presque imperceptible. Et dans ma main droite, sa main gauche, à laquelle je me souviens m'être agrippée avec délice, doigt à doigt, au moment de notre ascension.

Sous mes paupières dansent «les couleurs des yeux fermés». Rouges, jaunes, orangés. Déjà dans mon enfance, j'aimais ce petit spectacle intime et mystérieux des couleurs intérieures qui défilent quand on ferme les yeux, et qui s'affolent si on les plisse.

Je les plisse. Elles s'affolent. Noirs, ocres, violets. Je sais que je dois les ouvrir. Avoir le courage de regarder autour de moi. Ce qui s'est passé. Ce qui se passe. Pas seulement lui, le reste aussi. Je sais que

ce silence vertigineux, après le grand fracas, n'a rien à voir avec ces instants si exquis d'après l'amour, où tout semble figé, y compris la rotation terrestre, et où rien n'existe plus à part le temps suspendu. Je sais, mais je n'ai pas envie.

— Ida? Ça va?

Je veux lui répondre mais je ne peux pas. Ni bouger ni sourire. Rien.

— Ida?

Et je ne reconnais pas sa voix. Je crois que je ne sais plus très bien qui il est.

Au bout d'un moment – trop court – je sens ses doigts se détacher des miens, l'un après l'autre. Son nez quitter mon cou et puis son corps se soulever au-dessus de moi, comme une ventouse qui se décolle. Un filet d'air froid à la surface de mon ventre et sa main qui époussette mon visage. Ôte de mes paupières, avec précaution, ce je ne sais pas quoi qui les a recouvertes. Je devrais lui parler, ouvrir les yeux pour le regarder mais je ne peux pas. Ou plutôt je ne parviens pas à vouloir. Je veux rester encore un peu dans mes couleurs de sous-paupières, roses, verts, bleus. Et puis un turquoise de toute beauté, qui tend peu à peu vers le doré. Il tousse, se racle la gorge. J'ai l'impression qu'il crache, même, mais ce n'est pas possible : il ne peut pas cracher, comme ça, sur le sol de ma chambre. Ou alors, on n'est pas

dans ma chambre? Où sommes-nous, pour qu'il puisse cracher?

Je l'entends qui s'agite, qui cherche au bas du lit ses affaires pour partir. Il fait toujours ça. Ils font presque tous pareil : quand c'est fini, ils s'enfuient, ferment la parenthèse et retournent à leur vie. Femme, enfants, boulots. Autres maîtresses parfois. Ou j'ignore quoi, ils ne racontent pas. Ou pas tout. Ou ce qu'ils veulent. Je ne demande rien ; ça ne me regarde pas. Je prends ce qu'ils me donnent. Je détesterais leur réclamer des comptes ou des explications, au moins autant que je détesterais devoir leur en donner. Il secoue ses fringues d'un coup sec – roses, pourpres, rouges foncés – se glisse dedans en haletant – briques, oranges, mordorés – se rassied sur le lit pour passer ses doigts dans mes cheveux qui les accrochent un peu, et puis poser sur mes lèvres un baiser furtif et sableux – beiges, jaunes pâles, vert d'eau. Souvent je ne les regarde pas partir, c'est mieux. Là, je voudrais mais je ne peux pas. Je n'arrive pas à ouvrir les yeux.

— Pardonne-moi, Ida, mais je dois... Enfin, tu comprends, si on me trouvait là... Mais j'appelle les secours. Je te promets que j'appelle les secours.

Blanc. Nacré. Avec des petits éclairs argentés.

— Je te promets.

Je l'écoute s'éloigner, étonnée d'entendre crisser ses pas, comme s'il ne marchait pas sur mon joli

parquet rouge, d'habitude si doux et silencieux sous la plante des pieds, mais plutôt sur du sable ou du gravier. Le même sable, sans doute, que celui qui a rendu son baiser rugueux, et sa dernière caresse aussi rêche qu'un frottement de papier de verre. Je sais bien que quelque chose ne va pas. Ce crachats. Cette odeur de vieille poussière incrustée dans mon nez, ma bouche desséchée et ma gorge brûlante. Ce silence intégral, abasourdi, après l'énorme déflagration. Et mon corps immobile, gelé, momifié, que je n'ai ni l'envie, ni la force, ni l'idée de bouger d'un quart de millimètre.

Ouvrir les yeux au moins, pour voir. Retrouver le plafond blanc de ma chambre repeint il y a quelques jours, avec l'intention précise que mes réveils soient éclatants. Et découvrir si les premiers rayons du matin attrapent bien les couleurs des perles de verre suspendues à la fenêtre pas plus tard qu'hier soir, juste avant qu'il arrive.

Bleus, verts, jaunes – pas sûre qu'il fasse déjà jour; derrière mes paupières, si j'arrête de plisser, c'est noir comme en pleine nuit.

À trois, j'ouvre.

Je vois d'abord la lune. Ronde et brillante, aussi argentée que la première nuit où j'ai dormi ici, il y a longtemps, et tout qui scintille dans une belle lumière blanche. La lune au-dessus de mon lit. Il me faut quelques secondes pour comprendre qu'elle ne devrait pas être là, splendide. Et que si elle m'éblouit à ce point, c'est parce qu'au-dessus de moi il n'y a plus de plafond. Volatilisé. C'était ça le souffle, le fracas. Quelque chose a explosé, et le toit a disparu. Envolé, sans doute. De là où je suis, j'aperçois une sorte de squelette de poutres et de chevrons. La cheminée de l'immeuble d'à côté, à moitié effondrée. Un voile de poussière dans la nuit. Et loin, loin, loin dans le ciel, toutes les étoiles de la galaxie.

Au milieu d'elles, en orbite, mon cœur qui gonfle. Pas affolé, mais dilaté comme un ballon dans lequel on souffle. Trop fort. Mon souffle court, murmuré. Économisé; voilà: j'économise. Je m'économise.

Ça ne suffit pas. Il continue de gonfler. Yeux refermés, je le visualise à l'intérieur de moi. C'est une belle porcelaine brillante. Ou une faïence,

peut-être, fragile et craquelée. Rouge rose mauve bleue. Un peu violette aussi. Des petites nervures fines le parcourent en se dilatant. Il est trop plein. Beaucoup trop plein. Je le sens se fêler. Il va craquer, c'est sûr. Exploder, lui aussi.

— Je te promets.

Et tout d'un coup, la noirceur. Totale.